NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 Nº 7 1946

Les problèmes de l'adaptation en apostolat. (II) L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 799 - 818

https://www.nrt.be/en/articles/les-problemes-de-l-adaptation-en-apostolat-ii-l-enseignement-religieux-3749

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES PROBLEMES DE L'ADAPTATION EN APOSTOLAT

II

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de l'enseignement au sens restreint — les écoles, les catéchismes —, mais de l'acte essentiel du catholicisme : Ite : docete omnes gentes. Il faut porter à tous, partout et toujours, le pain de la vie et de la vérité : il faut à tous porter le joyeux message de Jésus.

Mais comment réussir à le faire accepter ? C'est le problème à résoudre.

I. LA MATIERE DE L'ENSEIGNEMENT

Nous avons déjà dit qu'il n'y a rien à supprimer ni à voiler dans le message. Tout son contenu est essentiel. C'est trahir à la fois Celui qui nous envoie et ceux auxquels Il nous envoie que d'adultérer de quelque façon que ce soit la vérité révélée par le Christ.

1. Il faut donc annoncer tout le dogme et toute la morale. Il n'y a rien à passer sous silence : tout est parfaitement « de notre temps », même et surtout certains points que d'aucuns estimeraient surannés, ou du moins provisoirement inopportuns, à qualifier — ou disqualifier — de facultatifs.

Le R. P. Devolder, dans le numéro de septembre de « Sacerdos », 1946, publie les résultats d'une enquête scientifique, menée sur les dispositions religieuses des intellectuels. Parmi les réponses reçues, je détache celle-ci, bien caractéristique, écrite par un laïc catholique.

« La science a ouvert des horizons nouveaux et quoique ce que nous savons de nos jours ne soit qu'une partie de ce qui reste à pénétrer, le monde est devenu un monde de pseudo-savants qui ne veulent plus admettre des mystères. *Il en résulte que le seul point de la foi que l'Eglise peut encore imposer est l'existence de Dieu avec tout ce qui en découle au point de vue de la morale.* L'homme le plus fruste en effet peut sentir l'existence de Dieu ; il peut comprendre que Dieu désire une morale parmi les hommes et que cette morale soit la morale chrétienne. Mais *nos ingénieurs-techniciens, nos pharmaciens et nos professeurs d'école moyenne admettent difficilement qu'il y ait trois personnes en un seul Dieu* ! Cela ne leur semble pas suffisamment scientifique. Dès lors pourquoi l'Eglise, sans renoncer à ce point de la foi, n'admet-elle pas que ceux qui croient en Dieu, admettent implicitement le dogme de la Trinité du moment qu'ils reconnaissent N.S. Jésus-Christ comme le Sauveur ? *Les catéchistes pourraient donc parfaitement ne plus tant insister sur le point de la foi.*

« *La confession* telle qu'elle est *encore* conçue de nos jours *éloigne beaucoup de chrétiens de* l'Eglise catholique. *Pourquoi* ? **Parce que nous traversons une période de l'histoire où il est excessivement difficile de vivre sans commettre**

de grands péchés. L'ambiance est devenue trop mauvaise. Aussi lorsqu'un chrétien a gravement péché, néglige-t-il souvent d'aller à confesse, et il finit par quitter l'Eglise après s'être embourbé de plus en plus dans le mal. Or il est certain que si, dans certains cas, *le pardon pouvait s'obtenir sans confession,* le croyant en profiterait et resterait fidèle dans la suite à la morale chrétienne. A mon sens, il ne peut être question de supprimer la confession, mais *on pourrait peut-être la modifier en ce sens que les pécheurs ne soient plus tenus à raconter au confesseur le détail de leurs méfaits.* Ou bien on pourrait peut-être envisager la pénitence-confession consistant en un acte de repentir fait dans certaines conditions à déterminer par l'Eglise. Encore faudrait-il que cette faculté soit réservée à certaines personnes après autorisation d'un confesseur et après certaines époques ».

Ce témoignage est typique et je puis affirmer que mes propres constatations confirment la conclusion du R. P. Devolder : Des catholiques sincères et pratiquants en sont là : à mêler de l'hérésie pure à leurs convictions religieuses.

On pourrait multiplier les exemples.

La conséquence, qu'en déduiraient des prêtres, de se taire désormais sur ces aberrations, ou plutôt sur ces incompréhensions, serait un crime contre les âmes auxquelles on doit toute la vérité. Or en pratique : c'est bien ce qu'on a fait sous le fallacieux prétexte que la spéculation ne disait plus rien à notre époque réaliste. Dès lors on a versé dans un « moralisme », qui prêchait des mœurs dites chrétiennes, sans aucune justification chrétienne. Ou encore on s'est tourné vers une « spécialisation », dont la bonne intention ne pouvait guère empêcher l'inanité. Par exemple : des « campagnes » pour le retour à la messe qui ne peuvent réussir que si elles s'encadrent dans un ensemble. La messe, l'offrande du sacrifice, comme l'assistance active à cette offrande, est conditionnée par un état de la foi. La désertion des églises est un indice, une fièvre qui révèle une maladie : on ne fait tomber la fièvre du typhus qu'en s'attaquant au typhus lui-même.

On peut en dire autant de bien d'autres tentatives. Vouloir par exemple ramener le peuple à la liturgie est une entreprise vaine si l'on ne veille pas en même temps à une instruction dogmatique. Tout comme il est vain, je crois, d'espérer réussir une formation religieuse solide en négligeant la liturgie. « Haec oportet facere et illa non omittere ».

2. Toutefois il y a certaines vérités qui sont plus actuelles, en ce sens qu'elles sont plus débattues, qu'elles jouissent de meilleures conditions pour se faire comprendre et admettre.

Cela a toujours été, tout au long de l'histoire de l'Eglise : c'est l'interférence inévitable entre la vérité révélée et les conditions de la vie humaine concrète. Ce sont d'abord des heurts, on dirait des incompatibilités. La tactique, en cas de heurt, n'est pas la fuite, mais la confrontation sincère. Il se pourrait que ce qui d'abord paraît s'exclure au fond se complète.

Les débats successifs sur le terrain dogmatique ont toujours abouti à une mise au point plus claire, une formulation plus juste, plus exacte. Du choc est, régulièrement, résultée une lumière plus fraîche, un enrichissement dogmatique. Le désavantage, à corriger facilement mais impérieusement, c'est l'accentuation unilatérale. Un exemple mémorable est la lutte pour l'Eucharistie : le point de litige est devenu la présence réelle : elle a été précisée et définie à souhait. Mais pour beaucoup, et pour longtemps, l'Eucharistie a paru être surtout le sacrement de la présence réelle : le sacrifice est resté un peu à l'arrière-plan des préoccupations théologiques. Cette attitude, heureusement, se modifie aujourd'hui.

En bref : les circonstances historiques provoquent des controverses, des brouillards. Il importe de les dissiper : non « de faire semblant de rien ». Et ce n'est pas s'adapter aux nécessités de l'heure, que de mettre, même provisoirement, en veilleuse certaines lumières surnaturelles. Dans les ténèbres opaques de notre vie, nous ne pouvons sacrifier aucune clarté.

Voici quelques exemples de débats contemporains, on dirait mieux d'exigences contemporaines. On affirme les droits de l'homme, mais l'homme n'est pas seulement un être « naturel » avec des droits naturels, il est une personnalité surnaturelle : il y a lieu aussi d'affirmer ses droits surnaturels. L'époque qui affirme si fort les droits de l'homme, en fin de compte, est peut-être préparée à comprendre les droits surnaturels.

On affirme encore bien plus fort les droits de la communauté. Mais il y a aussi la communauté surnaturelle qu'on nomme Eglise. Les deux affirmations se heurtent et se combattent, mais peuvent très bien se combiner. Mais il faudra tout de même affirmer et combiner les droits de la personne. Ce n'est pas s'adapter que de fusionner l'Eglise avec la communauté nationale ; ni non plus de sacrifier la personne purement et simplement à la communauté. Le débat acharné de l'heure, qui a pour enjeu la position respective de la personne et de la communauté, aboutira à une très heureuse synthèse, à la condition que l'adaptation de la thèse catholique ne soit pas une abdication.

On affirme la valeur, le droit, la mystique du travail. Il n'est pas difficile de trouver dans saint Paul des mots qui, dans leur vigueur, sont applaudis par les partis les plus cramoisis. Et si notre adaptation aux courants de l'heure doit consister à mettre en lumière la mystique chrétienne du travail, elle ne pourra tout de même pas, sous prétexte de plaire à la masse, ne considérer comme « travail » que les occupations manuelles.

On affirme les droits du laïc et cela peut devenir laïcisme et laïcisation. Mais cela peut aussi devenir l'Action catholique, qui est l'affirmation des droits et des responsabilités du laïc dans l'Eglise. Ne pas comprendre que le laïc doit, peut et veut jouer un rôle actif dans

l'Eglise, c'est n'être pas adapté à la conjoncture. Mais d'autre part, ce ne sera pas s'adapter, mais créer les pires confusions, que de substituer les laïcs à la hiérarchie. J'ai entendu un brave chrétien reprocher au pape de réserver le cardinalat aux prêtres ! Il trouvait que ce n'était pas s'adapter aux temps actuels que de conserver au sacerdoce ce monopole !

On affirme les droits du corps et on les revendique et on ne se fait pas faute de les exercer, à tel point que la morale est invitée à faire place à l'hygiène. La Révélation a bien des choses très belles à dire sur la dignité, la valeur du corps de l'homme. Et ce sera s'adapter au moment que de les publier, et révéler au grand public, qui les ignore, toutes les attitudes catholiques vis-à-vis du corps humain, à commencer par les sacrements. Mais ce n'est pas s'adapter que de céder au courant matérialiste et de se montrer « plus facile, moins sévère » pour certaines formes de la luxure.

On pourrait multiplier ces exemples. Ils montrent que les préoccupations dominantes à un moment peuvent nous amener, doivent nous amener à mettre en pleine lumière, à redécouvrir peut-être, certaines richesses dogmatiques. Mais j'ai montré aussi que ces accommodements ne doivent, ne peuvent jamais être des appauvrissements de la vérité : au contraire, ils seront toujours de nouvelles mises en valeur et en lumière, et en ce sens, un enrichissement de notre foi catholique.

3. *Une autre remarque s'impose. L'adaptation ne peut se faire que* par un esprit sympathique.

Celui qui voit, dans toute affirmation ou toute entreprise qui ne semble tenir aucun compte de la religion, une tentative antireligieuse, risque de transformer ce qui d'abord ignorait la religion en toute tranquillité (ce qui n'est pas un bien) en attaque positive contre la religion.

En effet, les natures combattives, — il s'en trouve grâce à Dieu beaucoup au service de Dieu — réagissent à ces thèses. Les moins combattifs se préparent à la résistance. Les autres passent résolument à l'offensive. Les deux s'obstinent dans leur attitude. On comprend très bien la raison de leur antipathie. Mais elle n'est peut-être pas la bonne méthode. Car la défiance ou l'hostilité n'est pas une condition de la compréhension. Nous le voyons chez les adversaires, dont les oppositions sont si souvent inspirées par l'ignorance ou l'inintelligence. Ne versons donc pas dans le même travers. Il importe sans doute de n'être pas naïfs. Ni le fanatisme ni la naïveté ne sont de bonne tactique. Il faut avoir l'esprit ouvert et pénétrant pour analyser exactement un problème.

La mode par exemple. Il ne viendra à personne l'idée de nier qu'il n'y en ait d'indécente, ni non plus de nier qu'il n'y ait un bon nombre d'individus auxquels une mode plaît surtout parce qu'elle est in-

décente. Mais l'indécence voulue serait-elle l'explication totale de ces toilettes inadmissibles? Je ne le crois pas. A l'origine des façons de s'habiller, il y a le souci de l'élégance, de la beauté : d'une grâce corporelle à mettre en relief,... ou d'une disgrâce à suppléer! Aucun être normal n'aime d'être laid, ou disgracieux. Tous s'ingénient à paraître en possession de quelques séductions. Et cela se fait la plupart du temps sans aucun souci de la moralité. Le plus grand nombre, en se parant, ne songent qu'à faire bel effet. Vanité dans la plupart des cas, vanité dangereuse évidemment.

Quelle attitude prendre ? S'adapter : c'est-à-dire se résigner? Affirmer que « de nos jours on ne peut plus être si rigoureux, si janséniste »? Evidemment non : sous prétexte d'accommodement on ne peut se faire complice. Lutter vigoureusement, violemment? Ceux qui adoptent cette tactique en sont d'ordinaire pour leurs frais, parce que, dans ce problème très humain, ils n'aperçoivent qu'un aspect, important il est vrai, mais non le seul : celui de la moralité. Ils perdent de vue l'autre aspect : l'instinct de la beauté. Ces deux points de vue ne s'opposent pas, peuvent très bien se conjuguer : et c'est la seule façon de résoudre réellement le problème : concevoir un soin de la grâce extérieure qui soit parfaitement en accord avec le souci de la moralité, laquelle n'est que la beauté intérieure. Ce ne sont pas des ecclésiastiques qui opéreront cette synthèse. A ma connaissance, il n'y a qu'une capitale de l'Amérique du Sud qui ait vu juste : un comité de dames catholiques y a pris l'initiative de créer une académie de couture, chargée de lancer des modèles qui soient à la fois extrêmement élégants et parfaitement décents.

A se précipiter tête baissée contre l'inconvenance de la toilette, on risque d'accréditer l'idée qu'entre le catholicisme et la vie belle il y a incompatibilité. Hélas, si l'on fait opter entre n'être pas « bien habillée » et être catholique, on peut craindre que le choix de la plupart — qui ne seront pas nécessairement de moralité inférieure — ne sera pas ce qu'on désire.

Autre exemple : l'abandon de la messe et le calcul ingénieux par lequel les chrétiens s'arrangent pour venir à la fin du sermon, le dimanche! Est-ce vraiment s'adapter, que de mettre une affiche, que naguère on reproduisait presque avec attendrissement dans nos journaux : « Pas loin d'ici, dans une petite église, une messe pas bien longue avec un sermon pas bien long... vous attend! » C'était copié sur la publicité des panneaux qui recommandent un fromage!

Non : si les chrétiens ne veulent plus aller ni à la messe ni au sermon parce que cela les ennuie, ce n'est pas s'adapter que d'écourter l'une et l'autre : c'est ravaler des valeurs augustes : c'est, après tout, concéder que messe et sermon sont choses fastidieuses et qu'on va en servir le moins possible. Que l'on examine plutôt pourquoi ces chrétiens s'ennuient et qu'on modifie ce qui doit l'être pour qu'ils ne s'en-

nuient plus. Que la liturgie redevienne ce qu'elle doit être : une activité religieuse communautaire, et que le sermon aussi se fasse vraiment source de lumière et de réconfort pour tous ceux qui cherchent l'un et l'autre.

On pourrait dire la même chose de la confession que les chrétiens ont tendance à négliger, de la prière intérieure qu'ils ne pratiquent plus. C'est une mauvaise action que de prêcher qu'il ne faut plus se confesser et que notre époque a remplacé la prière par l'activité !

Bref : il n'y a rien à mutiler ou à renier dans l'ensemble du dogme et de la morale chrétienne. Tout est de notre temps, opportun éminemment. Seulement il faut d'abord le voir soi-même, l'éprouver en sa propre vie religieuse et puis le faire voir aux autres. Le premier pas à faire sur le chemin de l'adaptation de l'enseignement religieux est celui-là.

II. LES DESTINATAIRES DE L'ENSEIGNEMENT

C'est un fait indéniable : il semble qu'il y ait, chez les intellectuels mêmes, une désaffection, une indifférence totale et générale pour les spéculations pures, les idées pures, les notions abstraites. Les spéculatifs font l'impression, ont du moins la réputation d'être en marge de la vie, et donc superflus, parasites.

Cela se constate, non seulement en matière religieuse, mais aussi en matière profane. La plainte est universelle, amère sur l'inintellectualité des étudiants d'humanités par exemple. Les conséquences se font immédiatement sentir dans les « désastres universitaires ».

Or cette indifférence méprisante pour l'idée constitue à elle seule une inaptitude foncière à la perception de la vérité, qui doit être désirée. L'esprit, comme le corps, n'assimile qu'à proportion de l'appétit.

Chez quelques-uns — ils sont foule — cette indifférence est carrément de l'hostilité. Et des partis politiques — le Nazisme, pour n'en citer qu'un, et il n'est pas le seul — a propagé avec succès le mépris, la haine de l'intellectuel. C'est pour tous les mouvements, dont le succès est conditionné par le « bourrage de crâne », une nécessité : l'intellectuel qui réfléchit et juge est un gêneur, un obstacle et donc un ennemi. Il s'agit de tenir compte de cette inaptitude à être enseigné comme un chrétien doit l'être.

L'adaptation doit aussi se pratiquer sur les « *auditores verbi* ». Analysons les causes multiples de cette attitude antiintellectualiste. Il sera plus facile ensuite d'indiquer les remèdes.

A. Voici d'abord une série de causes, qui sont de réelles déficiences, des obstacles à écarter.

1. Le matérialisme de la vie rend évidemment la vie spirituelle très difficile. Comprenons bien de quoi il s'agit. On pensera d'abord — et c'est juste — à la sensualité proprement dite, à la luxure. L'homme

en qui ne vit que l'animal n'est évidemment pas apte à comprendre les choses de Dieu : *animalis homo non percipit ea quae Dei sunt.*

Mais il y a bien d'autres manifestations : l'extrême confort de la vie cherche à éliminer de l'existence tout effort, toute fatigue. Inutile de faire la description ou l'énumération de tout ce qui supprime presque toute la vie musculaire. Un paralytique des deux jambes peut très bien aller à Paris à 120 à l'heure ! A l'entresol on monte par l'ascenseur...

Entrez dans les écoles primaires, les jardins d'enfants, et vous verrez l'ingéniosité des méthodes sensorielles pour enseigner et apprendre.

Ajoutez que non seulement jouir de vivre est devenu chose surtout matérielle ; mais gagner sa vie l'est devenu tout autant. Pour l'ensemble des hommes, les métiers les plus lucratifs sont les métiers manuels. Il y a des femmes à journée qui gagnent plus que des institutrices. Et depuis la guerre, gagner beaucoup d'argent et rapidement ne suppose plus aucune étude : seulement de l'audace, aucune conscience et l'habileté des chevaliers d'industrie. Cela décourage singulièrement de consacrer tant d'effort à l'acquisition d'une science aussi peu lucrative.

Et pour finir : toutes les jouissances sont accessibles désormais à qui possède de l'argent. L'affaire principale est donc de s'en procurer le plus possible, aussi rapidement que possible.

2. On dirait qu'une lassitude a pris les hommes de fournir l'effort nécessaire pour vivre en hommes, pour maintenir la personnalité humaine dans sa dignité. On ne tient pas à une pensée personnelle, à une décision personnelle, à une responsabilité personnelle. On aime mieux penser et agir sur « patron ». La puissance, comme la diffusion, de la presse quotidienne tient à cela. Conversant avec le premier venu sur les faits du jour, vous n'aurez pas de peine, non à savoir son opinion personnelle, mais le journal qu'il lit et qu'il répète sereinement. Même des « intellectuels » en sont là.

La gravité de ce symptôme apparaîtra quand on songe que la vie chrétienne : foi et grâce sont des initiatives libres de Dieu, mais librement accueillies par l'homme : librement, c'est-à-dire avec délibération, supposant donc une prise de position personnelle.

3. Le « solidarisme » qui caractérise notre époque détermine aussi les psychologies personnelles. Ce ne sont partout que cartels, trusts, blocs, partis, c'est-à-dire groupements d'individualités qui ont tendance à disparaître comme telles et à se fondre en une masse homogène, dont quelques-uns disposent. Que cela favorise singulièrement le grégarisme, c'est-à-dire la paresse spirituelle, cela ne fait pas question. On n'aura pas de peine à mesurer l'étendue de la plaie, quand on songe au pullulement d'œuvres et d'organisations religieuses, qui **devraient favoriser, faciliter les démarches personnelles et qui sou-**

vent ne réussissent qu'à en dispenser. Je n'en veux d'autre preuve que l'abondance des « feuilles techniques » et leur succès : trop souvent elles sont ainsi faites que le travail personnel sérieux est rendu inutile, ou du moins superflu ; toute la besogne est « marquée », il n'y a qu'à suivre le pointillé ; l'étude solitaire et individuelle, l'initiative particulière n'est même pas souhaitée : on s'en défierait plutôt. Ne nous trompons pas sur le résultat immédiat de ce synchronisme des esprits : succès très superficiel ; le danger reste, car la foi doit être une attitude personnelle ; elle n'est pas le fruit de la paresse.

B. Voici une deuxième série de « déterminantes » où tout n'est pas mauvais, et qu'il y a lieu d'utiliser.

1. Le « Messianisme » de notre époque. Chaque fois que l'homme se trouve dans une impasse d'où il ne voit pas comment sortir, il éprouve très vivement la nécessité d'un « salut » et d'un « sauveur ». Et l'on dirait que la nécessité crée la fonction. Aussitôt les « sauveurs » se présentent, porteurs de messages, de théories libératrices. Ils soulèvent l'enthousiasme des foules angoissées, provoquent des mouvements populaires qui prennent la forme, soit de révolutions, soit de guerres, soit des deux à la fois. Il n'est sans doute pas très nécessaire de prouver que ces phénomènes sont contemporains.

Mais chacun de ces « Messies » exige pour soi seul la créance, qu'ils obtiennent facilement. La foule du reste ne divise pas son enthousiasme : elle le donne d'un bloc, répudiant, quelquefois subitement, une fidélité antécédente. N'a-t-on pas vu des jocistes zélés passer tout d'un coup au communisme ? Il ne faut pas suspecter leur loyauté : elle est entière avant et après. C'est leur « intelligence » qui est en cause et qui a été faussée par leur désir, leur faim aiguë d'un « salut ».

A-t-on suffisamment présenté le christianisme comme une « libération » totale ; et le mot « salut » n'a-t-il pas été, dans le langage conventionnel des prédicateurs, dévalué au niveau d'un lieu commun assez terne, ne répondant qu'à une réalité fort vague d'un au-delà, où l'on ne montrait que le fait vrai, mais trop négatif, d'« échapper à l'enfer ». L'immense richesse de la liberté que nous apporte Jésus n'apparaît guère, n'apparaît pas assez. Comparé au paradis magnifique, mais illusoire, des faux messies successifs, les perspectives qu'on ouvrait aux pauvres humains étaient trop étriquées. On ne tient pas compte des aspirations angoissantes des cœurs humains. On ne s'adapte pas à elles. Dans les circonstances actuelles où tant d'autres se présentent comme sauveurs, il faut mettre l'Unique dans toute sa lumière et montrer pleinement, lumineusement, l'étendue, la profondeur, la solidité de sa libération.

2. L'émotivité exaspérée de nos contemporains. En éducation, on a fait la part bien trop restreinte au « lyrisme », qui est tout aussi nécessaire à l'âme que l'intellectualisme. L'homme possède un cœur, comme il possède un cerveau. Il faut développer l'un et l'autre. C'est une

faute aussi néfaste de négliger l'éducation de ce cœur que de négliger celle de ce cerveau.

Or quel soin a-t-on pris de cultiver les grandes émotions, les grands enthousiasmes? C'était pourtant l'objet essentiel de la culture humaniste des « humanités », qui comportaient comme disciplines la grammaire, la poésie, l'éloquence. Or, ne nous payons pas de mots, ces pauvres humanités, quelquefois n'ont-elles pas dégénéré en simple et fastidieuse grammaire? Croit-on réellement qu'il se trouve encore au XXe siècle une seule jeune âme qui vibre au contact de la grammaire? Mais cela ne s'est jamais trouvé! La parfaite indifférence de tant de collégiens aux études est en partie explicable par la nausée naturelle qu'ils éprouvent, dès qu'ils ont 15 ans, devant ces « herbiers » poussiéreux que sont devenus pour eux les auteurs. Alors ils courent à d'autres sources d'émotions. Un exemple typique : Où en est l'éducation musicale dans nos maisons d'éducation? Je me rends compte que quelques professeurs, à cette seule question, hausseront les épaules et me considéreront avec pitié. Pensent-ils vraiment que notre jeunesse puisse être saine, que les hommes puissent être normaux sans être « chantants »? Si les éducateurs-nés méprisent cette forme d'éducation, qu'arrive-t-il? C'est que les jeunes comme les adultes vont ailleurs chercher des émotions, des chants, et qu'ils n'ignorent aucune des insipides et quelquefois nauséabondes rengaines qui courent les trottoirs.

Cette sécheresse spirituelle systématique a tout envahi. La vérité religieuse a été l'objet du même traitement : on a cherché à « prouver » Dieu, Jésus, l'Evangile. On ne s'est pas assez soucié de montrer la puissance de vie, de séduction divine de la réalité religieuse.

On ne s'est pas assez préoccupé de faire vibrer au contact de la personne du Maître, de donner une religion qui chante naturellement. C'est si vrai que le chant religieux est presque inconnu chez nous. Où peut-on réunir des foules d'hommes dans toute la force de l'âge, entièrement plongés dans le sérieux et le drame de la vie, et les faire chanter un chant grave, puissant, expression majestueuse de la vie profonde de l'âme? Nous n'avons que de banales ritournelles : « Je n'ai qu'une âme... », etc. Et si vous ne réalisez pas ce que je veux dire, allez écouter des milliers chantant à pleins poumons l'Internationale.

C'est un changement très heureux qu'ont réalisé les scouts par exemple ; ils ont des chants mâles rythmés. Ils ne mériteraient de reproches que s'ils mettaient tout leur idéal à saccader et à hurler leurs mélodies. Ils seraient en cela les victimes de l'éducation générale, qui ignore trop la culture du sentiment. Qu'on prenne garde! Les mouvements antireligieux ont fait la part très grande — trop grande — au sentiment ; ils doivent certes une partie de leur succès au souci de s'adresser au cœur.

3. L'activisme de nos contemporains. On ne le définirait pas exac-

tement : la passion de l'activité. Il y a plus. Le dédain de la notion abstraite, l'engouement sentimental a une autre explication. La misère croissante des temps, la lutte pour l'existence, qui, ces dernières années, est devenue la loi, non seulement des individus et des classes sociales, mais des nations et des continents, a posé pour tous, de façon angoissante, le problème de la vie : il faut vivre. Et pour beaucoup c'est une tragédie. La période dont nous venons de sortir — en sommes-nous vraiment sortis? — a exaspéré la tragédie intérieure et extérieure jusqu'à l'extrême. La vie est devenue le problème par excellence. Il faut une conception de la vie, il faut une organisation ou une réorganisation de la vie. Il faut même à beaucoup une raison valable de vivre, de lutter,... de mourir. On ne s'intéresse plus qu'à ce qui a rapport avec la vie. Des notions ou des théories qui restent en l'air, sereinement indépendantes de la vie, non seulement laissent froid, mais sont odieuses. On veut des vérités qui se réalisent, qui s'incarnent tout de suite. On n'attache de prix qu'à elles. Des vérités qui ne présenteraient — par la faute de ceux qui les proposent — que des négations, des limitations, seront répudiées. C'est l'heure ou jamais pour quelqu'un qui peut dire : « Je suis la Vie ! Celui qui fait ce que je dis vivra. Fac hoc et vives ». Cette passion de vivre, cette passion effrénée n'est évidemment pas sans danger : facilement on s'engouera pour ce qui promet de suite une vie ardente. Mais, d'autre part, si l'on s'adapte à cette recherche passionnée de la vie, quelle chance d'obtenir audience !

4. Le goût pour la simplification de la vie. Par réaction contre la complication de l'existence, de la civilisation, on assiste en ce moment à une véritable « décivilisation ». On retourne à une vie presque primitive. On a parlé de l'infantilisme qui revit, dont il n'y aura pas de peine à montrer de multiples indices. Qu'on songe seulement aux « poupées », qui ne font plus la garniture d'une nursery, fierté de la petite Ninoutte, mais l'ornement du salon de Madame !

Il y a surtout ce que j'appellerais un juvénilisme, une généralisation des amusements de jeunes. Tout le monde « fait jeune ». C'est le camping, le footing, le plein-airisme avec sa vie simple, ses habits simplifiés, ses mœurs, sa cuisine, son logement rudimentaires. Manger, boire, dormir, s'habiller, tout cela est devenu terriblement compliqué. Et toujours, quand l'homme atteint un certain degré de culture, il recommence à neuf et redevient primitif, même un peu sauvage. Du primitif il adopte les danses et la musique... et les mœurs, et l'ignorance, et vraiment tout.

Songez que la piété aussi s'est rudement compliquée au cours des âges. Elle est « intimus proximorum affectus », cette conscience exaltante de l'intimité des rapports avec Dieu. Ces rapports se sont au cours des âges tellement compliqués que c'est devenu un protocole, où le cœur ne dit plus grand'chose parfois. Et la foule

s'y perd et, comme toujours, rejette tout, le fond substantiel et les accessoires ; le chêne est tellement envahi par les lianes que, par rage contre les lianes, on met le feu à tout : végétation superflue et majesté du chêne, tout est détruit.

Que l'on veuille considérer toutes les formes de la dévotion au Christ : Sacré-Cœur, Christ-Roi, Sainte Face, Cœur Apostolique, Cœur Eucharistique. On propose Christ-Ouvrier, Christ-Docteur, Christ-Prêtre. Je vous assure qu'il y a de bonnes gens qu'au fond tout cela embrouille, bien que chaque titre soit bien justifié.

Et le culte incomparable de Notre-Dame ! Entrez dans certaines églises. Les prescriptions de la hiérarchie sont précises : cela n'empêche que j'ai compté, dans une petite église, sept statues différentes de la Vierge. Or la foule ne réfléchit guère, et moins que jamais. Les nuances lui échappent régulièrement. Devant toute cette complication elle est éberluée et se détourne.

S'adapter ne sera certes pas suivre tous les engouements de petits groupements sans contact avec la grande multitude, dont le souci faisait la détresse du Cœur royal de Jésus : Misereor super turbam. S'adapter sera revenir à l'essentiel, à l'universel. On comprend parfaitement non seulement le bien-fondé, mais la puissance réelle d'un mouvement liturgique solide, qui veut remettre au foyer de l'intérêt l'essentiel magnifique de la piété.

5. Le culte triomphal de l'énergie. J'allais écrire de la force et de la violence. Mais à la réflexion, il me paraît que c'est plutôt l'énergie humaine qui est l'objet d'une vraie religion. La violence comme la force ne sont que des manifestations, les plus admirées certes, de l'énergie de l'homme. Songez à ce que l'homme a réalisé en ces derniers temps : toutes les merveilles de la technique, de la mécanique, de la chimie moderne ; toutes leurs applications à tous les domaines de l'activité. L'homme exerce la maîtrise sur la nature ; il maîtrise le temps et l'espace ; il maîtrise toutes les énergies ; il les conduit, les construit, les détruit, hélas, à son gré.

De là cet emballement pour le sport : le sport énergique, où le muscle se durcit, tel un métal résistant et fracassant, où l'homme, le petit homme, fait l'effet d'un réservoir extraordinaire d'endurance ; l'athlète est devenu le grand homme, qui concentre sur lui toutes les admirations. Or la force n'est pas mauvaise : elle n'est que l'état intense de la vérité, de la beauté, de la vertu. Ne comptons-nous pas la « fortitudo » parmi les dons de l'Esprit, et les quatre conditions de toute moralité ? Quelle attitude maladroite que celle de ces éloquents prédicateurs, foudroyant de leurs éclairs — hélas en fer-blanc — la passion sportive, inondant de leurs mépris une course de vélos, un match de foot-ball, une séance de lutte ou de boxe ! Ils ne voient pas assez qu'il n'y a là qu'une déviation d'un enthousiasme naturel. Qu'ils relisent saint Paul. Le grand et intelligent apôtre s'est

bien gardé d'insulter les Corinthiens pour leur préoccupation sportive. Il l'a comprise. Il y a vu un admirable point de départ pour leur faciliter l'intelligence de la vie spirituelle...

Ce sera s'adapter, que de tenir compte de cet intérêt à peu près universel, non pas en faisant du sport à son tour, en bénissant tous les excès, mais en réfléchissant qu'une religion passive, une piété paralytique n'a vraiment pas de chance de succès. Le dynamisme inhérent à l'Action catholique est parfaitement adapté à notre époque qui aime les réalisations, les conquêtes pour lesquelles il faut de l'énergie, de l'action forte, de l'initiative audacieuse.

Ajoutez encore qu'une des formes du culte de la force, à notre époque, est l'esprit révolutionnaire, ou rénovateur. Beaucoup de causes l'expliquent, et pas uniquement les conditions intolérables de la vie ; par exemple : la guerre qui a jeté bas tant de choses : non seulement des maisons et des villes entières, mais aussi de nombreuses habitudes et traditions. Il y a rupture ; rarement, après une rupture, comme après le saccage d'une ville, on refait ce qui existait avant. On profite de la disparition, pour se dispenser de la continuation. Les usages vénérables, les tranquilles « possessions » de coutumes n'impressionnent plus notre génération : « Nova sint omnia ». Le « Renovamini spiritu mentis vestrae » est-il démodé ? L'« homo novus », la « nova creatura » n'ont-ils pas de nouvelles chances maintenant ? Ce qu'il y a de force de renouvellement dans la grâce, de révolution dans la religion de la « nova conspersio » qui réprouve l'« homo vetus », doit être mis en pleine lumière. C'est l'heure de Jésus : « Ecce nova facio omnia ».

6. Un dernier trait, qui rend à la fois l'éducation religieuse de la masse humaine plus facile et plus difficile : c'est l'*universel esprit critique*. L'« autorité » sans plus a perdu tout crédit. On ne persuade personne avec une citation d'un « probatus auctor » ni même par un « unanimis consensus ». Je ne dis pas que c'est bon, mais je dis que cela est.

Tous à l'heure actuelle lisent et lisent tout et lisent volontiers le pour et le contre, et lisent de préférence le contre. Ayant fini de lire, ils écoutent à l'atelier, au bureau, à la fabrique, en train, en tram, au bureau, au café, chez eux à la radio — et par ce moyen ils écoutent le monde entier. Et les conversations, et les « auditions » et les lectures charrient, en un torrent tumultueux et écumant, les idées et opinions les plus contradictoires sur tous les problèmes de l'époque.

En outre : il n'y a de découverte en aucune matière, qui n'ait aussitôt sa répercussion philosophique ou religieuse. Nouvelles données d'un problème ancien, nouvelle position d'un problème essentiel, sont aussitôt vulgarisées.

Et ceux qui devraient donner la solution de ce problème ne connaissent pas toujours, ni suffisamment, ce nouvel aspect. Ils n'ont

pas toujours le courage du nouvel examen qui s'impose. Ils donnent alors aux inquiets qui cherchent sincèrement, aux inquiets qui cherchent, déloyalement, non pas la lumière, mais seulement d'être délivrés de leur salutaire inquiétude, l'impression ou bien de l'ignorance, qui fait perdre confiance, ou bien de la confusion honteuse devant la défaite.

En soi, cet esprit critique n'est qu'une passion de la vérité. Celle-ci est impérieuse ; elle prétend régir la vie, il faut bien compter avec elle. Et l'on commence par discuter, exiger qu'elle présente ses titres à dominer sur nous. Avant de mettre un accord entre sa pensée et son action, on prétend examiner les papiers d'identité de cette pensée.

L'adaptation à cet état d'esprit exigera une plus grande science, une plus grande curiosité intellectuelle de la part des chevaliers de la vérité. Il faudra plus que jamais parler « in spiritu et veritate ». Les affirmations intrépides seront à notre époque sans effet pour changer les convictions. Ce n'est pas que, de nos jours, il n'y ait plus moyen de bourrer le crâne. La paresse intellectuelle contemporaine, nous l'avons dit, expose plus que jamais la masse des humains à cette déchéance. Il n'en est pas moins vrai que les affirmations traditionnelles, du fait qu'elles sont traditionnelles, ont contre elles les esprits modernes. Ils prennent prétexte des découvertes scientifiques pour justifier cette opposition. Les nouvelles données d'un problème, à ces esprits paresseux, ne sont pas l'occasion d'un nouvel examen, mais de la négation du problème, ou du moins des solutions antérieures. Et c'est la raison pour laquelle il faut s'adapter à leur érudition, d'ailleurs superficielle, et descendre sur leur terrain.

III. LES « DOCTEURS » SONT-ILS ADAPTES?

A. On reproche souvent à ceux qui ont la charge de l'enseignement religieux de n'être pas adaptés. Bien plus, nous l'avons vu plus haut, de bons chrétiens croient que la « théologie » exclut toute adaptation. On dit que ni la science religieuse ni ceux qui la communiquent n'ont de rapport avec la vie : ils sont en marge de la réalité. Le reproche est grave en un temps où les exigences de la vie sont despotiques.

Le fait est qu'on ne s'est pas beaucoup soucié de mettre en lumière ces rapports, qui existent pourtant. Car le mot de saint Jean fait partie de la révélation : *facere veritatem.* Aux théologiens, aux prédicateurs, à tous les éducateurs religieux de transposer les idées chrétiennes en vie, la foi en sainteté. A eux de montrer les conséquences magnifiques du dogme de la Trinité, pour déterminer le sens de la création, de la vie, pour fonder des lois aussi essentielles à la vie que celle de la charité. A eux de montrer ce que le dogme de l'Incarnation apporte de valeur nouvelle à la personnalité humaine, à toute l'humanité ; de montrer comment la conception qu'il faut avoir de

l'homme, la manière de le traiter, la conception de la nature elle-même et son usage en sont complètement modifiés. Or les préoccupations de certains théologiens ne vont peut-être pas beaucoup dans ce sens. On pourrait en trouver qui estimeraient déchoir de leur rôle « scientifique » s'ils s'abaissaient à des considérations « pratiques ». Ils disent volontiers que leur affaire est de « prouver » la vérité, non de l'exploiter. Ils oublient une règle d'or que saint Ignace a formulée en trois mots dans ses Exercices : il fait étudier afin d'arriver à « cognoscere, amare, imitari » : trinité d'attitudes indivisible, nécessaire.

B. Il n'y a pas plus d'opposition entre la théologie et la vie qu'entre la science et la foi.

1. La vie est en effet tout entière dépendante de la science, réglée par elle, commandée par elle. La vie, dit-on, est in motu. Mais tout mouvement est déterminé par ses deux extrémités : départ et terme, et en outre par la force motrice, qui est sa cause. Or la science a comme objet propre les causes, qu'elles soient finale ou efficiente. Et un être qui se dirige doit savoir où il doit aller, doit connaître la force dont il dispose. Le mécanicien qui est au volant doit connaître le terme du voyage et le moteur dont il tient les leviers. On voit immédiatement le lien entre la vie et la science. La science oriente la vie, et l'oriente seule.

2. La science, quelle qu'elle soit, doit rester science. Elle n'est pas à supprimer au profit de la technique ou de la pratique ; elle n'est pas à remplacer par quoi que ce soit. Il est même néfaste de la réduire à un strict minimum. Que deviendrait un pays où les universités seraient converties en écoles techniques? Tout ceci est vrai de la théologie.

La science doit simplement s'achever, en s'intégrant dans la vie. Ce sera du reste pour elle, en tous les cas, un véritable enrichissement, les problèmes même théoriques ne se posant dans toute leur intégrité que dans la réalité concrète.

3. C'est le contact avec des milieux non spécifiquement théologiques qui ouvrira l'esprit des « théologiens » aux complexités des questions religieuses et morales. Et ce contact peut s'établir de bien des façons. Conversations, lectures, et surtout lectures des livres, revues, journaux, où apparaissent les préoccupations supérieures de nos contemporains.

Il faut se garder ici d'un travers professionnel. Le « théologien » est surtout préoccupé de prendre connaissance des documents apportant des clartés nouvelles sur l'objet de ses études. Cette information est nécessaire, mais elle est unilatérale. Il y aurait pour lui quelque avantage à connaître aussi ce que deviennent dans la pensée, non des

spécialistes, mais de la moyenne des hommes, certaines vérités. Il verrait ce qui, dans la vérité, prête à confusion, ce qui, dans une certaine manière de formuler la vérité, fait se cabrer l'esprit humain, peu sensible aux nuances. Si, devant chaque affirmation ou opinion saugrenue, au lieu de s'effaroucher ou de s'indigner, on se demandait ce qui a pu produire une pareille erreur, on serait plus apte à éclairer.

4. Cela suppose encore cette attitude, déjà signalée plus haut, de sympathie, qui n'implique aucune condescendance intellectuelle malsaine, aucune approbation de faux-pas intellectuels, aucune naïveté qui ignorerait que certains refus d'admettre la vérité voilent en fait le refus d'admettre la moralité.

Cette sympathie est plutôt le résultat d'une intelligence plus compréhensive de la vie : l'homme ne perçoit pas la vérité par sa seule intelligence, mais par tout son être spirituel et matériel. Je vous assure que le fait d'avoir irrémédiablement faim, avec la perspective de l'impossibilité d'y changer quelque chose, modifie singulièrement la réceptivité religieuse. Les mois passés sous la terreur S.S. à Dachau m'ont fait expérimenter que l'adhésion à tout le christianisme est conditionnée par autre chose que par des « arguments solides ». Il faut, pour croire à l'efficacité infaillible du syllogisme, n'avoir jamais eu mal, de sa vie. Et ce n'est pas une plaisanterie de ma part, si j'écris qu'il est regrettable que ceux qui ont à formuler, à étayer le dogme et la morale de Jésus, « ne mangent pas plus souvent de la vache enragée ». Je ne crois pas qu'ils aient à modifier beaucoup ce qu'ils disent — un peu tout de même, je crois, et plus que plusieurs ne le pensent, — mais ils le diraient tout autrement.

5. Ce que j'en dis ici vise surtout les prêtres directement chargés du soin des âmes. Mais si les professeurs de théologie ne regardent pas, par les fenêtres de leurs salles de cours, vers la pauvre foule humaine qui attend dehors qu'on vienne l'éclairer, la réconforter, la guider, il est à craindre que leur enseignement, si solide soit-il, n'ait pas assez l'audience de ceux de leurs élèves que le zèle apostolique excite et rend impatients. La désaffection que l'on constate quelquefois chez des étudiants ne tient pas toujours à leur infériorité intellectuelle : peut-être aussi à un manque d'adaptation de l'enseignement aux criantes nécessités du moment. La preuve : tous les professeurs restés en contact avec leur temps réussissent parfaitement, non seulement à intéresser, mais à passionner leurs élèves. A leur tour, ceux-ci, s'adressant à la foule, sauront lui parler le langage qui convient, lui donner le pain de vérité, dont elle a faim.

IV. LES « METHODES » ADAPTEES

A. Disons d'abord un mot sur les traitements qui s'imposent pour rendre les auditeurs aptes à comprendre la parole de Dieu.

1. Contre le matérialisme de la vie.

a) N'oublions pas que, si les conditions humaines de la vie ne sont pas réalisées, les conditions normales d'une vie morale et religieuse n'existent pas. Des conditions économiques saines sont indispensables, non seulement à la pratique, mais à l'intelligence de la vie chrétienne. Parler à des chrétiens de la nécessité et de la beauté de la famille nombreuse, alors que le salaire du père n'est pas suffisant à entretenir une famille, n'est pas seulement inutile, mais malfaisant. Ce sera la révolte contre ce que ces malheureux appellent « l'Eglise » à tort. Car ce ne sont que quelques-uns de ses représentants mal informés et maladroits. Les réformes sociales et économiques, toute une politique familiale sont nécessaires, comme atmosphère préalable aux mœurs chrétiennes. Ceci montre l'interdépendance de ces domaines. Le prêtre n'y peut pas toujours exercer une influence directe. Mais il peut beaucoup pour créer le courant d'opinion favorable. Il y faudra quelquefois du courage.

b) Il y en a un certain nombre qui sont inaccessibles à la vérité : ceux qui sont entièrement enfoncés dans les préoccupations matérielles par passion. Des luxurieux, des aventuriers, des exploiteurs de la misère, des individus exclusivement préoccupés de réussir ou d'arriver. Leur parler serait littéralement « proicere margaritas... ».

c) En tout état de cause, il faut à tous prêcher à nouveau l'austérité de la vie. La religion de Jésus est essentiellement religion de la croix, du sacrifice, du renoncement à soi. Ce n'est que de ce point de vue qu'on peut la comprendre, l'admettre, s'en éprendre. Des âmes pour lesquelles l'abnégation, la maîtrise de soi est inexistante, ne peuvent entendre le langage chrétien.

L'éducation religieuse comporte l'éducation austère ; et les tendances actuelles ne vont pas dans ce sens. Bien au contraire. Ce qu'il faut prêcher, préconiser en cette matière, ce ne sont pas des extravagances, ou des pratiques monacales. La vie professionnelle, les devoirs et exigences de la vie familiale, la conjoncture historique comportent suffisamment d'éléments pénibles, qui fournissent ample matière à sacrifice. Il n'est que d'attirer l'attention sur eux. C'est la meilleure façon de prêcher la croix. Ces renoncements-là portent leur justification en eux-mêmes. Par eux, la croix se révèle n'être pas une mutilation, mais la condition même de la vie. Les admettre délibérément, sans biaiser, c'est résolument se mettre sur la croix, et se mettre au seul point de vue d'où toute la religion peut se comprendre. Signalons en passant le parti que l'on peut tirer du mouvement scout, en tant qu'il comporte un retour à la vie simple, rude, dure. Il peut ainsi très aisément préparer directement à une meilleure intelligence religieuse.

2. Contre le grégarisme.

La religion suppose une attitude personnelle, délibérée. Le grégа-

risme est à l'opposé. Il faudra donc prendre garde de ne pas favoriser trop cette tendance actuelle à substituer le mouvement d'ensemble à l'option personnelle.

L'affaire est délicate. D'une part il faut créer des milieux propices à la rectitude de la pensée et de la vie, il faut créer une opinion publique, des « préjugés » favorables ; presse, radio, cinéma, toutes les formes de la littérature doivent ici prêter un concours généreux. On ne peut pas se passer de « l'atmosphère ». La raison d'être des groupements religieux, des « ligues » est là. Mais il faut prendre garde que ces « secours » ne soient pas des moyens d'étouffer la personnalité, de réduire au minimum la démarche personnelle, la décision individuelle. Il faut prendre garde de ne pas noyer dans la masse, mais de créer ainsi les meilleures conditions d'éclosion et de développement de la personnalité.

Ce n'est pas chose fortuite que la prédilection de l'Eglise pour les humanités, qui doivent avoir pour but et pour résultat — utinam ! — le jugement personnel, le goût personnel, la décision personnelle. Un « humaniste » serait mieux préparé que quiconque à la réception de la vérité, parce que sa qualité maîtresse doit être la curiosité intellectuelle, le désir de savoir, sans quoi il n'est pas de conquête intellectuelle. Peut-être est-ce la décrépitude des humanités qui explique l'indifférence actuelle pour la métaphysique. Une culture humaine naturelle sera toujours, normalement, préalable à la culture surnaturelle.

La reconquête spirituelle du prolétariat ne pourra sans doute pas s'accomplir sans qu'en même temps on ne se préoccupe d'une certaine culture humaniste. J'ai déjà ailleurs exprimé cette conviction. Mais les humanités ne constituent évidemment que des propylées.

La vraie méthode d'éducation religieuse, c'est la retraite, mais digne de ce nom : c'est-à-dire un isolement dans le silence, et la réflexion personnelle : le tête-à-tête avec la vérité, qui a nom Jésus. On voudra bien noter ici que conférences ou sermons ne constituent d'aucune façon la retraite. Ils sont la préparation à l'étude, à la réflexion solitaire et personnelle, à la décision motivée, enthousiaste, qui fixe désormais l'attitude intérieure et extérieure du chrétien.

Il est certain que, pour l'instant, seul un petit nombre est capable de cette culture personnelle : car la masse, même chrétienne, pense en bloc, agit en bloc. Mais il faut absolument que cette minorité, capable de faire une élite influente, reçoive cette éducation, soit dépositaire de l'intégrité du christianisme. L'expérience, même récente, prouve l'irrésistible puissance qu'exerce la pensée personnelle. Le christianisme prendra normalement tout son essor quand il sera redevenu une conquête personnelle, de personnalités fortes.

En attendant, quiconque parle à la foule chrétienne doit la faire réfléchir, au moins le temps qu'elle entend parler. Il ne suffit pas de réunir des multitudes, de les faire chanter ou marcher, ou crier

à la façon des meneurs de ces derniers temps. Trop souvent on a eu la naïveté de croire que s'adapter c'était imiter, se faire plagiaire. C'est une erreur, une faute. Ne la commettons pas. Si nous réussissons des rassemblements, profitons-en non pour les griser, mais pour les faire réfléchir : et que, dispersés, ceux qui en faisaient partie soient plus personnels, non davantage troupeau.

Encore un coup : il faut ici une juste mesure ; nul ne peut contester que des « manifestations grandioses » n'aient leurs bons effets : ne fut-ce que celui d'enlever la pusillanimité à ceux qui croyaient n'être plus qu'une poignée, ou encore d'être la fulgurante évidence que l'Eglise n'est pas un petit cercle d'initiés timides, mais la grande famille humaine, unie par le triple lien des trois grandes vertus théologales. Mais il faut se mettre en garde contre la tendance à faire sensation ; celle-ci passe sans laisser beaucoup de vestiges. Elle peut avoir son utilité, quand elle ne fait que terminer ou encadrer un long effort, qui mette au dedans des cœurs des convictions lumineuses et ardentes.

B. Venons enfin à quelques réalisations pratiques.

Il n'entre pas dans mes intentions de dresser la liste de ce qui a été entrepris pour l'éducation religieuse. Cette enquête, je ne l'ai pas faite. La revue « Lumen Vitae » (1) se dispose à le faire à longueur d'années. Je ne puis qu'y renvoyer.

Je ne veux que noter quelques remarques.

1. Le grand moyen d'éducation religieuse sera, pour les adolescents et les enfants, un cours de religion selon les méthodes les plus récentes, qui tiennent compte du fait primordial que le cours a pour but non de fournir des points supplémentaires à quelque « bûcheur » en quête de prix, mais de former des cœurs jeunes à servir le Christ avec toute leur ardeur. Il est impardonnable qu'un éducateur de la jeunesse, fût-il simple catéchiste, ne se tienne pas au courant des progrès admirables de la pédagogie catholique en cette matière.

D'autre part, pour les adultes pris dans leur ensemble, la méthode séculaire est irremplaçable : c'est la prédication, et j'y reviens, la prédication des dimanches, qui doit vraiment être l'approvisionnement spirituel hebdomadaire. La nourriture surnaturelle et son accommodement doivent répondre aux nécessités, à la faim de ceux qui viennent chaque dimanche, pendant la messe, au ravitaillement.

2. A côté de cela, il y a certainement place pour des entreprises plus spéciales ; pour des centres d'informations et de culture religieuses, comme on en a créé à Bruxelles, par exemple à l'Institut Saint-Louis, où l'on donne de véritables cours de théologie pour laïcs.

Mais on ne peut sous-estimer des réunions moins systématiques

(1) Revue trimestrielle d'enseignement religieux, 27 rue de Spa, Bruxelles.

où l'on veut fournir, de temps en temps, les éclaircissements sur les problèmes religieux qui se posent pour le moment. Que toutefois on n'oublie pas que très peu nombreux sont les hommes qui veulent rester toute leur vie, ni même très longtemps, sur les bancs, fût-ce d'une université. Tous les cercles d'apologétique ont péri de la même manière : par la lassitude des membres. Se réunir tous les quinze jours va très bien un petit temps et puis... « le combat finit, faute de combattants ! »

C'est surtout dans la périphérie des Universités, qu'il faudrait veiller à présenter un exposé de la vérité chrétienne, dans le style des disciplines universitaires, sans toutefois oublier que, devant cette vérité, l'attitude est tout entière commandée par ce fait que sa réalité est personnelle et vivante, et non un contenu abstrait et « notionnel ». Je renvoie à un remarquable article du Professeur Dondeyne dans le 2e fascicule de « Lumen Vitae », 1946.

3. Nous aurons beau nous ingénier : tous ceux qui cherchent ne viendront pas à nous. Il faudra bien aller à eux ; nous avons pour cela, par exemple, la radio. Ceux qui peuvent y parler devraient parler surtout pour ceux qui ne viennent pas s'asseoir sous la chaire de vérité. A quoi bon, un dimanche soir, à l'I.N.R. de Bruxelles par exemple recommencer une causerie pour les assistants de la messe du matin. Soyez persuadés qu'à ce moment il y a des Nicodème, qui, dans le recueillement de leur home, écouteront. Et qu'on leur parle, non pas comme en chaire ou à la tribune, mais comme dans l'intimité.

4. Un rôle immense est à jouer par les littérateurs, qu'ils écrivent des romans, des pièces de théâtre, ou de l'hagiographie. Les philosophes tout récents popularisent leurs systèmes par la scène ; et, si nous avons beaucoup de pièces « pieuses », « édifiantes », il y en a fort peu qui soient vraiment du théâtre, à la façon du « grand théâtre du monde » de Calderon. Claudel y a réussi. Mais, évidemment, il est vain d'espérer qu'une multitude de géants pareils vont naître. Mais il y a place pour des « dii minores » : ceci toutefois est un sujet qu'il faut traiter à part.

Ne vaut-il pas la peine de réfléchir à l'influence incroyable d'un Daniel-Rops, d'un Malègue, d'un Maritain? Ils commencent de composer un groupe de « théologiens laïcs » extrêmement appréciable.

Ce serait encore un chapitre particulier que celui de la presse périodique : je vise non les journaux ni les grandes revues, mais cette presse dont les tirages additionnés sont tout à fait impressionnants : bulletins de paroisse ou bulletins d'œuvres. Ceci aussi mérite étude à part. Car il ne paraît pas qu'on manie cette arme comme il faudrait ni qu'on l'ait fourbie comme il se doit.

5. Ce qui serait hautement désirable, c'est qu'on généralise ce qui s'est fait en France en quelques endroits, ce qui se fait pour les études profanes un peu partout : que, chaque année,

on fournisse l'occasion aux prêtres de venir s'enrichir de toutes les acquisitions importantes nouvelles en toute matière religieuse. Les professeurs de séminaires et les spécialistes des questions doctrinales qui sont en interférence avec le ministère sont tout indiqués pour fournir un programme extrêmement séduisant pour les prêtres vraiment soucieux d'être toujours adaptés. On réunit le clergé pour qu'il se retrempe dans la vie spirituelle par les retraites ; il serait tout aussi utile qu'il se groupe pour se rééquiper professionnellement. Les « Semaines d'étude » — à quelques heureuses exceptions près — ne sont trop souvent que des communications de trucs et de recettes. On n'y discute guère que de réalisations pratiques de médiocre envergure : c'est rarement l'étude sérieuse de problèmes brûlants. J'appelle de tous mes vœux ces « cures pastorales », qui n'ont pas besoin de durer 21 jours.

EN RESUME

1. Il importe de s'approcher des âmes avec un infini respect et une très ardente charité. Il ne faut mépriser personne pour quelque motif que ce soit. Il faut s'expliquer les erreurs et les préjugés, pour comprendre par quel côté on peut atteindre un cœur, sous quel angle on doit lui présenter la vérité qui le sauvera.

2. Ce que l'on veut faire accepter aux âmes — vérité ou morale — devra leur être offert de telle sorte que ce soit « désirable », « appétissant ». Or l'appétit est en fonction des dispositions personnelles, qu'il faut donc pouvoir discerner.

3. Il faut se faire une âme de Christ, qui désire gagner tous les hommes et n'en perdre aucun, parce qu'en chacun son regard pénétrant découvre un fils de Dieu, une fille de Dieu.

4. Il faudra pour convaincre, communiquer son enthousiasme personnel. A voir quelqu'un mordre avec délices dans un aliment, on éprouve soi-même l'envie de manger. Si le « docteur » ne ressent pas lui-même ce que la vérité et la vie surnaturelle ont de « délicieux », il est très mal préparé à la faire accepter par les autres.

D'où la nécessité de la sainteté et de l'intériorité chez les prêtres. Trop de « professeurs et prédicateurs » ne sont pas assez contemplatifs, — disons le tout net, pas assez pieux.

L'apostolat est identique à la charité ; mais la charité est essentiellement don, et il n'est pas de vrai don si ce n'est le don de soi.

L'adaptation n'a pas d'autre secret : c'est le don intelligent de soi, fait de telle sorte qu'il soit accepté.

A suivre. Léon DE CONINCK, S. I.